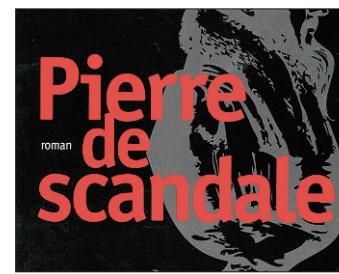


ALEXANDRE
VOISARD
Autobiographie
Alexandre Voisard
L'intégrale 8
camPoche

ALEXANDRE VOISARD Deux nouveaux volumes en poche

L'éditeur Bernard Campiche continue l'entreprise de l'intégrale en poche des œuvres du poète jurassien Alexandre Voisard. Dans «Carnets et chroniques» et «Autobiographie», on y croise René Char. /réd



Un premier roman historique sur les traces de Jean Calvin

Le Genevois Nicolas Burri signe avec «Pierre de scandale» (éd. d'autre part) un premier roman historique ancré dans le 16e siècle. Un trame violente et un rythme intense qui montre des personnages à l'humanité poignante. /réd

RÉCITS

Ecrire le dédale des jeux de l'amour à deux, sous l'ombre de Nietzsche

Le couple comme sujet littéraire semble un territoire sans fin. Les Vaudois de Paris Frédéric Pajak et Léa Lund se griffent avec ironie. Gerhard Meier, grand nom des lettres alémaniques, qui vient de disparaître, livre une évocation pudique de son épouse.

ALEXANDRE CALDARA

Deux journaux de vie et de voyage d'un couple. L'écrivain prend la plume pour retracer un moment du parcours et se retourner sur la rencontre. Gerhard Meier (1917-2008) et Frédéric Pajak (1955) racontent l'interstice vécu avec leur épouse et la traversée intense de leur intimité. On ne veut pas tirer de parallèles artificiels entre deux récits que l'on pourrait légitimement trouver dissemblables et qu'on a lu avec une même émotion.

Les deux auteurs sont familiers de Nietzsche et des hauteurs de Sils Maria. Ils cultivent un goût pour la vie à l'écart. Pajak et Meier disent le besoin de frapper par l'écrit le quotidien sans s'attarder sur le geste. Frédéric Pajak le fragmente de cette façon: «Je ne dis pas la vérité, mais tout est vrai. Je parle un peu de ma vie avec Lea. Effleurant du bout de la plume la feuille quadrillée de mon carnet rouge, je sais par avance que l'ombre recouvre instantanément mes mots.» Gerhard Meier semble retarder par tous les moyens l'approche,

sa manière de se transporter dans la fiction, mais le mouvement finit par apparaître: «Dorli, quelquefois, je pousse un peu tes souliers de jardin de côté, je balaie le feuillage apporté par le vent, les fétus, la terre sèche. Et quand je traverse Amrain, j'ai parfois l'impression de marcher à travers mes propres travaux d'écriture.»

«Habitante des jardins» laisse déferler avec la douceur de la contemplation les souvenirs de Dorli, la disparue avec qui Gerhard Meier, l'auteur de Niederbipp (dans la campagne soleuroise) a tout partagé. Il intègre son ombre au paysage: «Tu as encore photographié le sureau Dorli et surtout son tronc creux, avec l'oreille, cette grande oreille que nous nommions, à l'intention de nos petits enfants ou de nos visiteurs, l'oreille de la terre.» Une évocation Proustienne distante, prude marquée par la chrétienneté, mais jamais naïve, toujours ardente. Les dessins viennent parfois brutaux de Lea Lund amènent d'emblée une tension au projet «L'étrange beauté du monde». Pajak, l'écrivain dessinateur, explique ainsi sa démarcation dévote et aveugle aux côtés du trait de Lund: «Au fil du temps, ses dessins me sont devenus comme une seconde nature. J'ai eu envie de les accompagner comme un instrumentiste joue pour sa chanteuse. Je lui ai proposé d'écrire à côté de ses dessins sur nous, sur notre vie de couple, avec désinvolture, sans qu'elle en sache da-



PAYSAGES Les deux livres s'attachent à eux comme un filtre émotif.

(RICHARD LEUENBERGER)

vantage». Et quand le croquis d'un couple d'Indiens en Afrique du Sud cotoie une phrase sur l'âme de Marina Tsvetaeva, on y croit. Gerhard Meier raconte comment le mariage métamorphose: «Je renonçai à l'architecture et à la littérature. Désormais, je fabriquais des lampes. Nous vivions dans le jardin maraîcher.» Lea Lund se dessine interloquée, dérangée et changée en proie aux «Particules élémentaires» de Michel

Houellebecq. En guise de légende décalée et boiteuse, Pajak commente leurs différences: «Elle aime la musique, j'aime la lecture. Elle aime bouger, j'aime rester vissé sur une chaise. Elle aime sortir, j'aime rentrer. Elle aime les garçons, j'aime les filles. Elle aime nager, j'aime couler. Elle aime se distraire, j'aime le labeur.»

L'ironie, la mélancolie, le lancinant rythment les pages de Pajak, alors que la lenteur

d'une vie observée comme paysage se fraie un chemin chez Meier. Mais «Habitante des jardins» dans sa façon languide et romantique de dévisager le monde resplendit parfois de son éclat de ténèbres comme quand il songe à «La chanson ivre» de Nietzsche en ses termes: «L'homme à la moustache surgissait devant mes yeux, lui qui avait anticipé la vie sans dieu, s'était jeté au garrot d'un cheval et avait finalement re-

joint le royaume des ombres – pour n'en plus revenir.» Le témoignage de Meier nous rappelle «Lettre à D» d'André Gorz par l'atemporalité magique du sentiment amoureux. /ACA

«L'étrange beauté du monde», de Frédéric Pajak et Lea Lund, éditions Noir sur Blanc, 2008.

«Habitante des jardins» de Gerhard Meier, traduction de Marion Graf, éditions Zoé, à paraître mi-août 2008

LE POLAR

Des pieds inexplicables mènent à un lieu incertain

Une histoire de pieds: «Ils étaient là, posés sur le trottoir, terribles et provocants, plantés dans leurs chaussures face à l'entrée historique du cimetière de Highgate. Ils formaient un petit tas proprement rangé, et insolentable». La nouvelle enquête du commissaire Adamsberg, «Un lieu incertain», flirte avec le fantastique, l'inexpliqué. Tout commence par ces dix-sept pieds, coupés à la cheville, gisant dans leurs chaussures devant ce «lieu maudit» de Londres, que tout le monde semble craindre. Fidèle à son rôle de puits de science, l'adjoint d'Adamsberg, Danglard, à qui l'anglophilie réussit, est le premier à lever le voile sur le mystère funeste que recèle le cimetière: une histoire de vampires remontant au 19e siècle.

Dès les premiers chapitres le ton est donné. Les protagonistes retrouvent leur brigade criminelle à Paris pour être aussitôt mis sur le qui-vive par une



affaire des plus macabres... un homme assassiné, dont le corps est impossible à reconstituer tellement il a été pulvérisé. Irruption de nouveaux personnages, tantôt attachants comme Emile, sorte de brute violente qui fait preuve d'une extrême tendresse envers son chien, tantôt intrigants comme le médecin du défunt dont les «mains d'or» semblent guérir jusqu'à l'âme. Alors que l'affaire semble quasi-résolue, un indice, une inscription en cyrillique, mène Adamsberg et Danglard vers une autre piste: un petit village en Serbie. Le commissaire s'approche du lien avec les pieds londoniens, du véritable lieu incertain, berceau des créatures assoiffées de sang.

Fred Vargas (photo sp) semble maîtriser la recette de son cocktail littéraire. Une bonne dose d'intrigue, une psychologie des personnages distillée ici et là, des rebondissements bien placés, sans oublier une pointe d'humour, le

tout saupoudré d'un zeste d'atmosphère surnaturelle. La qualité de ce polar doit sans doute beaucoup aux petites perles de description de son auteur, comme lorsque le commissaire Adamsberg imagine l'esprit de Danglard «comme un bloc de calcaire fin ou la pluie des questions avait creusé d'innombrables cuvettes où gisaient les soucis irrésolus». Fred Vargas sait comment tenir le lecteur en haleine, alternant avec brio des moments d'émotion comme lorsqu'elle montre l'attachement d'Adamsberg pour cette culture, cette langue qu'il a à peine eu le temps de connaître, et les moments de suspense pur. On croit avoir trouvé le meurtrier? On est aussitôt détrôné. Et on lit quasiment sans s'arrêter, jusqu'à la dernière goutte.

ANA CARDOSO

«Un lieu incertain», de Fred Vargas, éditions Viviane Hamy, 2008